

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 8

Artikel: Pour nos lectrices
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198039>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rêter les vents coulis. Aux parois de bois quelques tableaux ; au milieu de la chambre une table autour de laquelle presque toute la famille est réunie.

Du bout de son aiguille à tricoter, la mère — patiente institutrice — montre au tout petit les grandes lettres de la *palette*. Un second numéro, accoudé des deux coudes, se bouche les oreilles pour rompre toute communication avec le monde extérieur ; il répète avec obstination : 3 fois 6 font 18, 3 fois 7 font *vingt un* ; enfin le plus grand, catéchumène de deuxième année, se perd dans le *Symbole des Apôtres*, qu'il doit réciter à la *cure*.

Derrière le fourneau, le père et l'oncle David dorment à poings fermés ou fument comme des locomotives en feuilletant un vieil almanach.

— Ecoute-voilà, mama, j'ai entendu marcher sur la galerie.

— Caise-tè. Qui est-ce qui viendrait à des heures pareilles ?

— Je te dis que oui. J'ai entendu *picoter* la porte de la cuisine.

En effet, voici qu'on entend de gros souliers qui secouent, avant d'entrer, la neige dont ils sont fourrés, tandis qu'une voix crie :

— Y a-t-il quelqu'un ?

— Eh ! mon père, ti possible, c'est les cousins du Crêt ! Entrez vite. Que vous êtes gentils d'être venus.

En effet, c'est les cousins du Crêt.

Voilà d'abord la cousine Griton, dont on ne voit que le bout du nez hors de son mouchoir tricoté. Elle souffle son falot, rabaisse ses gredons qu'elle avait ramenés sur sa tête et distribue des saluts à gauche et à droite. Puis c'est le cousin Jean, figure barbe sous un chapeau de feutre à bords immenses, perdu dans un manteau floteur à courte pèlerine (un tout véritable imperméable et inusable, de chez Rime-Pipoz à Charmey) ; aux pieds de gros souliers garnis de *grêpes*, car on est au temps du trainage et il faut être ferré pour aller au foin ou au bois par la montagne.

Quel remue-ménage soudain !

Derrière le fourneau, on s'est réveillé !

La *palette* et le livret ont disparu.

— Vite, asseyez-vous, cousin ; mettez-vous là, cousine. Tenez-voir mon chauffe-pieds !

Et ce sont des compliments, des façons à n'en pas finir.

— Voyez-voir cette cousine Julie, qui *tire tout bas* pour nous recevoir. A présent, s'il vous plaît, tenez-vous voir tranquille.

Mais la cousine se démène, installe tout le monde, avance les chaises, après les avoir essuyées du coin de son tablier, monte la lampe, approche la table, expédie la marmaille.

— Allons, les petits, au lit, et toi, Louis, va-t-en finir d'apprendre ton catéchisme à la cuisine.

Enfin, tout est prêt. Alors, cela ne traîne pas... Dans la garde-robe, ou dans le tiroir de la table, en tout cas pas bien loin — on les a toujours à portée — la maman a pris les cartes et les a posées sur la table.

Dame, chaque âge a ses plaisirs : aux jeunes, la luge, aux vieux, les cartes, et les unes passionnent autant que l'autre.

Voyez donc la mine satisfaite des quatre personnages qui suivent d'un œil attentif le va-et-vient des cartes, de vieilles cartes grasses qui glissent mal.

C'est l'homme qu'on joue, l'homme de *brouck*, un vieux jeu montagnard, aux combinaisons difficiles, où l'on peut, avec un peu d'audace, faire des coups magnifiques, mais où, plus qu'à tout autre, la Roche Tarpéienne est près du Capitole.

Inutile de dire qu'on ne joue que pour l'honneur, à moins qu'on ne joue le *brelan* ou le *moultz*, auquel cas les noisettes servent d'en-

jeu. Cela ne fait rien, on s'intéresse quand même, on se passionne. La cousine Griton, elle-même, si placide à l'ordinaire, devient fiévreuse quand approche la fin de la partie.

Le cousin David, un vieux célibataire, commence à prendre de l'humeur. Il y a de quoi, du reste. A ce jeu, fidèle image de la vie, les dames ne sont utiles qu'accompagnées de leurs maris ; seules, elles sont un danger perpétuel. Or, le pauvre David en trouve constamment dans son jeu.

— Tsancro dé femallé ! murmure-t-il dans sa barbe. Mè que n'ein né djamé pu trouva ouna por me tsaussoua mé bas et mé raccommoda mé z'haillons, ora, que n'in né pas fauta, mé corran tot' ari.

De temps à autre, cela devient palpitant. Pour une dame à *émorder* ou à garder, on s'arrête, on se consulte des yeux, on cherche à apercevoir sur les doigts de son partenaire un signe révélateur. Faut-il ou ne faut-il pas ? Si ça réussit, on est *frou*, oui... mais, si ça ne réussit pas ?... Un bon mariage arrange bien des choses, mais un mauvais fait aussi bien du mal, — toujours comme dans la vie. — A la cuisine, Louis ne se doute pas des tranches qui secouent les auteurs de ses jours, et l'on entend sa voix qui annonce, toujours : « créateur du ciel et de la terre... »

Enfin, quand l'indécis s'est décidé, ce sont des explosions de rires du côté des heureux, des regrets de l'autre côté.

Et les coches s'alignent sur le papier, en même temps que les heures défilent au vieux coucou.

Mais on ne fait pas que jouer. De temps à autre, on s'arrête pour faire un petit bout de *coterd*.

— Quel bon nouveau par le monde, cousine Griton ?

— Eh bien pardine, c'est pas à moi qu'il les faut demander, les nouveaux. Je ne sors jamais de la maison. Je vous jure, il y a des fois, si je ne voyais pas les baptêmes à l'église, je ne saurais rien...

A propos, savez-vous si la femme au greffier a *bouébé* ?

— Oh oui ! c'est fait depuis hier matin.

Ah ! c'est ça. J'ai bien vu passer le greffier. Je me disais : je m'*ellonne* où il peut bien aller, comme ça *tout beau habillé*. Pardine il allait chez le *pétabosson*.

— Et, qu'est-ce que c'est ?

— Eh mon té, une demi-batze.

— Encore !... Ça fera une pauvre malheureuse de plus à donner à tourmenter plus tard à une de ces *bourtià* d'hommes. Dites-voilà, avez-vous fait boucherie ?

— Pas encore, mais il me tarde bien que ce soit fait. Mes toupines sont toutes vides, et du reste, notre cochon ne *profile* plus... Et vos poules, vont-elles bientôt faire des œufs ?

— Elles commencent pourtant à devenir rouges... Je regrette toujours ma grosse blanche que le bon-oiseau m'a prise l'été passé.

Du côté des hommes, c'est moins animé. Ces messieurs ne peuvent pas lutter avec leurs dames pour la rapidité ; du reste leurs pipes les occupent : nettoyer, bourrer, allumer méthodiquement, cela prend du temps.

C'est dans un de ces intermèdes que la maîtresse de maison sert le thé, du bon thé à la cannelle que l'on boit brûlant, en grignotant des bricelets, ou ce qui est plus fréquent, en mangeant modestement du pain et du fromage, du bon fromage vieux que l'on coupe en *rebibes*.

Mais cela ne dure pas. L'oncle David veut à toute force rattraper la veine et rappelle qu'on n'est pas là pour *batoiller*.

— Allons, *remmodons*-nous voir. Et l'on se rapproche de la table pour voir la retourne.

Et les heures passent, passent si bien qu'au

milieu des mariages, des *capés*, on ne s'aperçoit pas de leur fuite rapide.

Maintenant, on ne prend plus la peine de s'arrêter entre deux parties : on se passionne toujours plus : les rires deviennent nerveux ; on ose davantage. L'oncle David commence à avoir une chance extraordinaire avec ses dames ; il les case presque toutes sans accident, c'est ce qu'il appelle les mettre à la *souffle*.

— Mon père, ti possible, c'est l'heure de se *réduire*. Il faudra pourtant bien se *démâtiner* une fois demain. Allons, Jean, *démourdeze-toi*. On n'a point d'*escient* de rester jusqu'à des heures pareilles.

Et le cousin Jean rallume le falot, la cousine Griton relève ses gredons. On échange des saluts interminables.

— A présent, voussavez, c'est à vous de venir ; on vous attend. Tâchez de venir pendant que la lune *claire* sur le matin pour vous *ren-tourner*.

— Oui, oui, on ira sitôt qu'on aura fait boucherie. Faites attention de ne pas vous *aboucler* là-bas vers le bassin, c'est tout en vive glace.

Et tandis que le falot s'éloigne en sautillant sur la neige, le cousin David pousse la *targette* pendant que son frère va faire le tour aux vaches et que la Julie se dit, en mettant sa coiffe de nuit : « C'est pourtant fou de jouer aussi longtemps que ça. Voilà bientôt trois heures ! Après tout, tant pis, on ne fait pas plus de mal *ainsi qu'ainsi*. »

PIERRE D'ANTAN.

Pour nos lectrices.

La grande vie est dans tout son éclat à Pétersbourg. La fleur qui fait fureur, la fleur *fashionable* par excellence dans la cité russe, est la rose noire. Cette fleur couleur de jais, a été obtenue, après dix ans d'essais, par un jardinier, désormais célèbre, du nom de Fétissof. Les amateurs d'étrange pourront lui demander des boutures. Pour moi, il me semble que c'est un crime d'avoir donné une livrée de deuil à la reine des fleurs et de l'été.

Nous avons d'autres nouvelles de la cour russe. On y dit que Nicolas II tyrannise la tsarine... au sujet de la toilette. La jeune impératrice a des goûts de simplicité un peu austère, qui ne conviennent pas en sa patrie nouvelle, où l'on conserve encore quelque amour pour le débordant luxe asiatique.

Aux petites réunions, elle ne porte guère que des robes de velours noir, ouverte, légèrement en cœur, avec un superbe bijou au corsage. Elle n'ajoute rien à la parure de sa chevelure blonde. Contrairement à la mode, elle ne porte pas de bagues, si ce n'est l'alliance et l'anneau de fiançailles. « Mes doigts, un peu carrés du bout, ne sont pas assez jolis, confesse-t-elle à Nicolas II, pour que j'attire l'attention sur eux. » A peine un ou deux bracelets autour de ses minces poignets. Et elle s'excuse de son mieux auprès de son tsar et seigneur.

Dernièrement, cependant, elle a paru à une grande réception, dans une toilette vraiment royale et d'une certaine originalité. C'était une robe de velours ivoire qui s'ouvrait sur une jupe de cette dentelle « membraneuse » jaune soufre, très particulière, originaire des steppes du gouvernement d'Arkangel, et que fabrique, dans un coin du palais, de vieilles femmes venues de cette contrée.

Mais ce qui donnait à cette toilette une intense poésie, c'était un oiseau blanc de petites dimensions, qui semblait s'être tout naturellement posé sur la tête de la jeune souveraine. Cet oiseau rare, tué sur la mer Blanche, avait des yeux de rubis, des serres de diamant, un bec de corail rose. Ainsi coiffée, la tsarine évoquait le souvenir d'une héroïne de la mythologie scandinave. Elle a entendu courir un murmure, un *souffle* d'admiration, quand elle est entrée dans la salle, suivie de ses cent demoiselles d'honneur.

(Annales politiques et littéraires.)

Lo Maracouni et lo Dzoset.

Noutron veladzo est adé noutron veladzo et l'est quie io on sè plii lo mè. Quand on sondzo qu'on l'ài est venu ao mondo, qu'on l'ài a été